La passion des (bons) mots : Max Favalelli

Autor(en): **Gygax, Georges**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **8 (1978)**

Heft 12

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-829338

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La passion des (bons) mots

MAX FAVALELLI

Il y a bien des façons de devenir populaire. En se montrant beaucoup et aux bons moments. En faisant des discours opportunistes. En distribuant des cadeaux. En étant vedette de ci ou de ça...
S'il est, en France, un homme populaire dans la meilleure acception du terme, c'est bien le charmant, le généreux et spirituel Max Favalelli. Tout le monde le connaît. Les pipelettes et les grandes dames, de la rue Picpus à l'Elysée. Il ne peut faire trois pas dans la rue sans être gratifié d'une gerbe de sourires. Il est célèbre (il déteste ce mot), mais d'une célébrité confortable, aimable et rassurante. L'audience étendue qui est sienne, il la doit à une carrière qui, reflet de sa personnalité intellectuelle et physique, lui va comme un gant de soie. Journaliste chevronné, écrivain (qui ne se prend guère au sérieux), il est au surplus l'auteur de milliers de problèmes de mots croisés, de problèmes pétris d'esprit d'à-propos et d'esprit tout court. Et puis il y a la TV, cette fameuse émission «Des Chiffres et des Lettres» où, chaque soir depuis 5 ans, il tient à la perfection le rôle du

«J'étais un enfant très doux mais pas très sérieux»

compère-arbitre-vérificateur-présentateur de candidats, et celui de jongleur à coups de calembours. Il est le rayon de soleil d'une excellente petite équipe très cohérente qui tient en haleine, sur la 2e chaîne française, à 18 h. 45, des millions de téléspectateurs de France, Belgique, Luxembourg, Suisse, et j'en passe.
Alors, amis lecteurs, ne venez pas me dire que vous ne connaissez pas Max Favalelli! Son émission est trop appréciée. Gommer Max Favalelli de la fine équipe reviendrait à servir à des gastronomes du goulasch sans paprika. Par contre, ce qu'on ne connaît guère, c'est de quoi est faite la vie d'un homme qui a derrière lui 50 années de journalisme et 25 années de télévision.

« Il fallut bien que je vérifie cette comptabilité! »

L'enfant d'une entorse

Son père, Charles Favalelli, était citoyen de Corse; sa mère, de l'Allier. Et à ces parents qui ont eu mille fois raison de respecter son cheminement dans la vie, il voue un véritable culte. De son père il parle avec émotion, car les deuils cruels ne vieillissent pas: «Mon père était médecin de campagne. De 1903 à 1914 il a exercé à la Charité-sur-Loire. Eh bien, les gens de là-bas se souviennent de lui, de sa rayonnante bonté. Aujourd'hui encore je reçois des lettres me disant: «Vous êtes le fils du bon docteur...» L'autre jour, prenant un taxi dans cette charmante petite ville, je m'entendis dire par le chauffeur à qui je m'apprêtais à régler sa course: «Je n'accepterai jamais d'argent du fils du docteur!» A l'époque de mon enfance, les patients ne payaient pas à la consultation. Le docteur tenait un grand livre. En fin d'année il procédait à un relevé d'honoraires. J'ai souvent entendu mon père dire: «A celui-là, pas question d'envoyer une facture: il n'a pas de sous...» J'ai une sœur à qui j'ai appris à faire des mots croisés. Elle s'appelle Mathilde. Je lui dis «Nouche». Elle fait une cuisine admirable. Je reviens de quelques jours de vacances chez elle: j'ai pris 3 kilos!»
– Quel gosse étiez-vous? Farceur, bon élève, galopin?
– C'est difficile à dire... Vous y tenez vraiment à cette question? Bon! J'étais un enfant très doux et pacifique, mais pas très sérieux. Je garde un souvenir lumineux de l'école communale. Des liens étroits existaient alors entre l'instituteur et l'élève. Et j'avais une grand-mère adorable qui, chaque soir, me lisait un passage de la Bible. Une Bible magnifique, illustrée par Gustave Doré. Je couchais dans sa chambre. Il y avait sur la table de nuit un petit flacon d'eau de fleur d'oranger. Un flacon d'un bleu merveilleux. Ma grand-mère versait trois gouttes sur un petit sucre. C'était une friandise que j'attendais avec impatience. Ceci dit, j'avoue avoir été très farceur. J'ai un tempérament optimiste avec des inquiétudes profondes. Je précise qu'une entorse est responsable de ma naissance. Jeune fille ravissante, celle qui allait devenir ma mère avait fait un séjour en Auvergne où mon père remplaçait un confrère. En se promenant ma mère fit une malencontreuse chute qui lui foula le pied. On appela le docteur. Ce fut le coup de foudre, et Charles épousa Jeanne...
– Avant de vous lancer dans le journalisme, vous avez fait du droit et les hautes études commerciales. Dans quel but?
– Dans le but précis de ne jamais faire de commerce! Mon père désirait me lancer dans les affaires. Je détestais cela. Ma seule ambition était d'écrire des romans, mais j'ai fait des études pour obéir, en dépit de mon horreur de tout ce qui est abstrait. Très jeune j'ai appris à manier la plume. A l'école j'écrivais des revues satiriques de fin d'année et je les interprétais.»

Une aventure africaine

En dépit des bonnes résolutions, le destin va jouer un tour pendable à Max Favalelli qui, aujourd'hui encore, n'en est pas revenu. Les yeux pétillants de joyeuse malice, il raconte: «Je suis sorti des études au moment de la grande crise économique et j'ai atterri dans un holding qui vouait son activité à la recherche de métaux précieux: or, argent, mercure... Au bout de 4 mois, à ma grande stupeur, mon patron m'a expédié au cœur de l'Afrique avec la mission de... vérifier la comptabilité d'une société minière! Côte-d'Yvoire et Haute-Volta. Le directeur de cette société était un brave homme qui carburait au pastis. C'est dire que la comptabilité n'était pas un modèle du genre. Il fallut bien que je la vérifie. J'avais 25 ans!»
Mais Max Favalelli n'a pas changé d'idée pour autant. L'Afrique l'a intéressé, sans plus; il y a fait d'utiles expériences. Il continue d'écrire, encouragé qu'il est par ce premier prix littéraire remporté à l'occasion d'un concours organisé par «L'Auto», journal dirigé par Henri Desgranges. A son retour d'Afrique, il reprend contact avec Desgranges qui l'engage, mais ne le paie pas. «Cela correspondait, dit-il, au travail que je fournissais!» Néanmoins sa voie est tracée; il a un maître dont il parle avec gratitude: Henri Decoin. Puis il devient journaliste sportif. De 1948 à 1956 il suit le Tour de France avec un intérêt passionné. Neuf Tours de France! «Je m'amusais beaucoup et je racontais **tout**!» C'était la fameuse époque des Bartali, Koblet, Bobet, Kübler et Coppi. Le sport mis à part, il assume la chronique des spectacles de «Paris-Presse». Pendant 12 ans, chaque soir il est au théâtre. «Après quoi je suis devenu rédacteur en chef de divers journaux qui ont disparu, avant d'entrer aux Editions Arthème Fayard. C'est là que j'ai eu la chance de bien connaître Tristan Bernard que je n'ai sûrement pas besoin de vous présenter! Ce que vous ignorez peut-être, c'est que ce doux philosophe-humo-

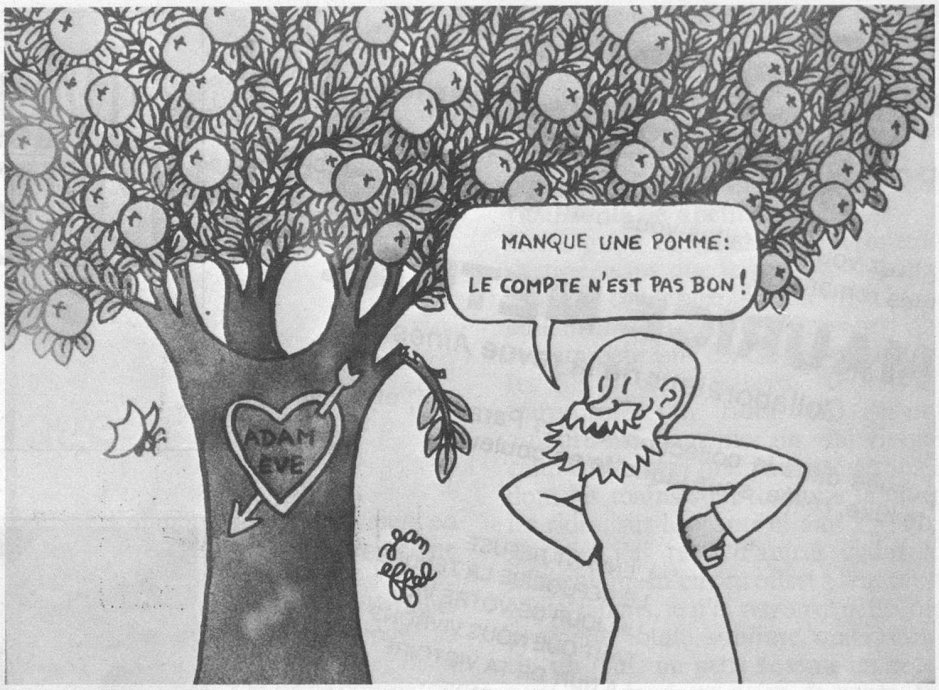
riste est l'inventeur des définitions astucieuses de mots croisés. Il excellait à leur donner un tour littéraire. Chez Fayard on rééditait précisément les œuvres de Tristan Bernard. Presque chaque jour j'allais lui apporter les épreuves chez lui, près de la place des Ternes. Il m'ouvrait la porte en chemise de nuit ornée de bordures rouges. Un jour il m'a dit: «Tu devrais te mettre aux mots croisés; ta tournure d'esprit s'y prête!» J'ai suivi son conseil... Tristan Bernard était un homme adorable, d'une indulgence infinie. Sans le vouloir il a joué un rôle inportant dans ma vie. Parmi les mots que j'ai conservés de lui il y a celui-ci:

«Il ne faut compter que sur soi-même... et encore, pas beaucoup!»

S'il fait preuve de modestie quant à ses propres bouquins, Max Favalelli affectionne les livres des autres. Chez lui il y en a partout, entassés du plancher au plafond.

«Je continue à faire du journalisme, des chroniques parisiennes qui m'obligent à suivre les événements. Chroniques, reportages et mots croisés mis à part, j'ai écrit des romans policiers. Actuellement tout le monde écrit. Quand je vois le flot de bouquins qui sortent chaque semaine, j'en ai le vertige! Je n'ai aucun de mes romans en stock. J'ai toujours aimé les choses éphémères. Un bouquin est une tentation vers la vanité. On se croit vite voué à l'immortalité. Alors...»

Georges Gygax
Photos: Yves Debraine



Grand ami de Max Favalelli, Jean Effel dédia ce dessin à l'émission «Des chiffres et des lettres».

Dans le prochain numéro: «Rose de Pinsec».

Le dictionnaire, compagnon inséparable du «mots-croisiste».